

navire signalé porte les couleurs britanniques. Cependant, Lévis veut tenter une dernière résistance, à Montréal, et se met immédiatement en route avec les miliciens.

Clavet, qui a réussi à intercepter toutes les lettres que le capitaine de Sérigny adressait de Montréal à sa fiancée, insinue à Alice qu'elle a été trompée et abandonnée, et il lui enjoint de devenir sa femme afin de sauver du déshonneur et de la ruine sa pauvre sœur et leur faible père, dont les transactions louches vont être proclamées. De Sérigny revient à propos à Québec, mais en accourant à la maison de Dumas, il tombe dans une chausse-trappe arrangée par Clavet et reçoit au flanc une balle empoisonnée.

Le fiancé d'Alice apparaît, cependant, et rencontre, chez Dumas, le capitaine Murray, en train d'obtenir la main de Blanche, et le vilain Clavet dont il dénonce la malversation odieuse. Alice chasse l'intrigant et rêve déjà du bonheur de l'avenir, dans la paix et l'amour, et partage ses espérances avec sa sœur Blanche. Mais de Sérigny faiblit graduellement, chancelle et va succomber à sa blessure. Il s'empresse de raconter les dernières péripéties de la lutte et reçoit, en ce moment suprême, du général de Lévis, retournant en France, le dépôt de l'étendard de Carillon. De Sérigny s'en recouvre glorieusement pour mourir, et dans une belle hallucination, dans un éclair de prophétie, comme en ont parfois les agonisants, il entrevoit l'avenir du Canada, trace leurs devoirs à ses compatriotes.



Photo Laprés et Lavergne

M. L.-O. DAVID

Le thème du "Drapeau de Carillon" est historique, sauf que le Sérigny de M. David est en réalité le capitaine Jacques Lemoyne de Martigny, à qui il a fallu donner un nom fictif pour—contre l'histoire—le faire mourir à la fin de la pièce et favoriser l'effet dramatique : sauf aussi le pseudonyme du favori de Bigot, Clavet, dont le nom historique est Cadet, mais dont les héritiers n'auraient point aimé voir le nom véritable exposé au mépris d'un auditoire patriote.

Le MONDE-ILLUSTRÉ n'est pas un journal de critique, aussi nous contentons-nous de faire connaître le drame de M. David, sans l'apprécier. Et maintenant que l'on connaît l'intrigue de la pièce, un simple extrait donnerait une bonne idée du souffle qui, d'un bout à l'autre, parcourt l'œuvre de M. David.

M. de Sérigny fait la narration des événements qui ont précédé la capitulation de Montréal et comme on lui demande ce qui reste à faire, M. de Sérigny répond :

A conserver et à défendre ce que nous n'avons pas rendu : notre religion, notre langue, nos sentiments, les glorieuses traditions de nos ancêtres... Nous ne verrons plus hélas ! le drapeau de la France flotter sur les murs de Québec, mais il nous restera, car il est gravé, des rives de l'Atlantique à celles du Pacifique, sur les arbres de nos forêts, sur les pierres de nos montagnes ; il flot-

te sur les eaux de nos fleuves et de nos lacs, il plane sur nos berceaux et sur nos tombes, sur les croix de nos églises et de nos cimetières ; le murmure de nos ruisseaux et la voix puissante de nos cataractes en chantent la gloire... Ce nom, si c'eût été nécessaire pour la gloire de Dieu et de la France, nos pères l'eussent écrit de la pointe de leur épée sur la voûte des cieux...

On respectera, j'espère, nos souvenirs et nos sentiments... Et puis, l'Angleterre sait ce que nous sommes capables de faire.

MURRAY

Et vous aurez parmi les Anglais des amis qui, appréciant votre courage et votre loyauté, sauront vous prêter main forte. Il y a assez de gloire dans les drapeaux de la France et de l'Angleterre pour qu'ils puissent flotter fièrement l'un à côté de l'autre. J'admire la douleur que vous cause votre séparation de la mère-patrie, mais qui sait ce que pourront produire de beau et de grand pour ce pays, les efforts réunis et le travail en commun des deux plus grandes nations du monde. Du creuset où elles mêleront les talents, les qualités et les aptitudes spéciales qui les caractérisent, devra sortir une civilisation pleine de force et de charme. L'une y apportera son esprit pratique, entreprenant et vigoureux, avide de progrès, et l'autre son esprit clairvoyant et logique et les fécondes inspirations de son âme chevaleresque et patriotique.

* * Afin de ne pas prolonger cette causerie, j'ai étouffé la grande envie qui m'est venue de dire leur fait aux braves gens qui se sont arraché les cartes d'admission à l'exécution du malheureux Laplaine, de flétrir le caractère théâtral, donné à ces révoltantes exigences de la société, d'indiquer les journaux soi-disant sérieux qui n'ont pas raté cette occasion de faire de la sentimentalité de roman-feuilleton. Je ne veux cependant pas signer avant de relever un récent écho de S. C.—Sylva Clapin—dans la *Patrie*. M. Clapin a ceci de très particulier, qu'il écrit en français, mais cela ne suffit pas à faire la leçon aux lecteurs : il faut aussi du sens moral, au moins assez, pour ne pas publier l'apologie du vice. Je fais allusion à un écho dans lequel S. C. réclame pour les tristes héros du drame de Saint-Romuald, le droit de vivre à leur gré, comme des pourceaux, si le genre leur convient, voire dans une malpropreté infanticide.

Que l'on soit libertaire à ce degré, c'est du raffinement que se peut permettre peut-être un cerveau extraordinairement saturé de philosophie, mais la théorie est trop dangereuse pour être suggérée au commun des intelligences. Oscar Wilde a eu des défenseurs qui, au nom de la liberté, se sont indignés du châtiment infligé à cet être qui cherchait la jouissance là où il lui semblait préférable, sans aucunement faire de tort à autrui...

Qu'on ait ces convictions, tant pis ! Mais, de grâce, qu'on les garde pour soi.

HENRY D'ELS.

L'AUMONE N'APPAUVRIT JAMAIS

Un libre-penseur causait, un jour, d'affaires chez un fervent catholique, quand se présente le petit Frère quêteur des Capucins. Le maître de la maison fut généreux, selon sa coutume. L'impie, souriant d'un air moqueur :

—Combien vous coûte, chaque année, l'entretien de ces moines, des bonnes sœurs, de vos curés, de vos sacristains, de vos confréries ?

—Je donne mon superflu.

—Et il y a longtemps que vous faites ce métier-là ?

—Quarante ans passés.

—Eh bien ! si vous aviez réservé tout cet argent, si vous l'aviez placé à intérêt, vous pourriez aujourd'hui rouler carrosse...

—Supposé que je ne l'eusse point jeté dans des spéculations dangereuses. Mais vous, reprit l'interlocuteur, ne donnez-vous jamais rien pour les bonnes œuvres ? Moi ? Jamais.

—Parfait, alors, allons faire un tour dans le carrosse que vous avez dû acheter avec vos économies.

Le libre-penseur ne sut que répondre. L'argent qu'il ne donnait ni aux pauvres ni aux œuvres se fondait ailleurs. L'aumône n'appauvrit jamais et l'Evangile nous apprend que le prodigue se ruine toujours.

APRÈS-MIDIS D'AUTOMNE

I

Les longs après-midis d'automne
Paresseusement tristes vont,
D'un pas trainard et monotone,
Où vont mourir, parce qu'ils sont.

Les êtres, les choses terrestres,
Tout ce qui bruit ou se meut,
Les rois, les princes, bourgmestres ;
Tout ce qui ne veut pas ou veut.

La marche est bien lente, mais sûre ;
Le temps véhicule les jours ;
La route qu'il suit n'est pas dure,
Nulle ornière n'en rompt le cours.

Le temps est éternel ! Qu'importe
A sa durée un jour plus long ;
Il est fier des ans qu'il emporte ;
Il tue, et c'est sa mission !

Où cache-t-il ce qu'il déroboe :
La vie aux hommes prise, aux jours ?
En quelque grand trou noir du globe ?
Au lieu des "Jamais !" des "Toujours ?"

En ce lieu dont la lourde horloge,
Qui fait peur même aux grands enfants,
A pour tic-tac deux mots ; où loge
Lucifer, le roi des Satans ?

Ou bien dans les astres nocturnes,
Qui nous versent leurs rayons bleus ?
J'aime mieux les croire des urnes
Ependant les célestes feux.

Dans le Paradis des prophètes,
Des Vierges, des Anges tout blancs,
Où de nimbes divins les têtes
Luisent, tels des soleils tremblants ?...

Je le crois. Qui sait ? Qui peut dire ?
Dieu seul ! Le mystère à nos yeux,
Ainsi qu'un jaloux et noir sbire,
Nous ferme la porte des cieux.

II

Les longs après-midis d'automne
Ont des pensers graves dans l'air.
Des tons unis ; rien ne détonne ;
Pas un cri plus que l'autre clair.

L'âme se recueille. Elle songe
A l'enigme : l'éternité ;
Une sourde angoisse la ronge ;
Mais elle croit en la bonté.

Elle seule a sauvé le monde
Vil, qui ne le méritait pas ;
Elle seule écrasa l'immonde,
Qui portait partout le trépas.

La terre était à son automne
Et ne produisait aucun fruit
Dont la teinte ne fut atone,
Dont un ver n'eut fait son réduit.

Mais aux saintes voutes célestes
Se préparait un doux printemps ;
Le Christ fit des entiers des restes ;
Il régnera dans tous les temps !

Il est plus grand qu'on nous le prêche,
Plus juste, plus saint et meilleur ;
Il se fit petit dans la crèche ;
A l'homme il donna la douleur.

C'est un présent seul d'un Dieu digne ;
Ne blasphémons point sa bonté ;
Méprisons le penseur insigne
Qui fait : *Enfer* d' "Eternité !"

III

Les longs après-midis d'automne
Ont des heures qui font du bien ;
En l'âme un chant d'espoir s'entonne,
Vibrant, ainsi qu'un hymne ancien ;

Malgré que les choses humaines,
D'un vol lent et toujours plus sûr,
Aillent, ô Temps, où tu les mènes :
Vers les ténèbres ou l'azur !...

ALBERT LOZEAU,